

# UNE ANIMATION EN TRANSITION

## COMPARONS CE QUI EST COMPARABLE

Imaginons que l'action publique à destination des territoires en difficulté soit comparable à un mode de production agricole. Imaginons que l'Etat puis les collectivités ait pensé, financé, développé les équipements, dans une logique comparable à ce qui s'est passé dans l'après-guerre avec la mécanisation de l'agriculture, planifiée et à visée intensive.

Dans cette perspective, le centre social serait en quelque sorte une de ces grandes fermes, qui aurait pour fonction de produire du lien social en grande quantité, cultivant des programmes et des services à destination des habitants.

Les destinataires de cette offre serait donc la population d'un territoire et les bénévoles des insectes pollinisateurs.

Les exploitants agricoles seraient des professionnels.

Imaginons, pour finir, que les engrais soient de l'argent public.

Depuis quelques années, on constate une stagnation voire une baisse continue des rendements. Le public ne se renouvelle pas ou peu ; les effectifs s'amenuisent et les insectes pollinisateurs ont tendance à disparaître. Or, on le sait à propos de ces abeilles bénévoles, le jour où elles disparaissent, c'est bien plus qui disparaît...

Une des tentations évidente serait de se dire qu'il faut rajouter de l'engrais. Mais l'argent, s'il facilite l'entretien et le renouvellement du matériel et garantit la présence en nombre suffisant d'ouvriers agricoles, ne permet pourtant pas d'augmenter en proportion la participation des habitants et pourrait même – simple hypothèse – avoir tendance à accentuer la disparition des pollinisateurs bénévoles.

On pourrait dire aussi que beaucoup d'habitants sont méfiants et de moins en moins attirés par cette nourriture socio-éducative. On voit en effet se déployer une forme de concurrence déloyale, de la part de ceux qui offrent des programmes plus simples d'accès et manifestement plus attirants, des programmes derrière des écrans.

On pourrait donc s'en prendre à ce qui tue les abeilles, endort les habitants ou ne permet plus d'entretenir le matériel comme le personnel.

Et on n'aurait pas forcément tort.

On pourrait également se demander, à l'instar de l'agriculture et de bien d'autres choses, si cette forme de production du lien social n'est pas en crise finale et s'interroger sur une manière d'entrer en transition.

Si l'animation s'est lentement transformée en monoculture programmatique sectorisée, quel serait son avenir dès lors ?

## VERS UNE ANIMATION (SOCIO) PERMACULTURELLE

La permaculture est une approche écologique, une tentative d'utiliser de manière rationnelle les ressources, avec le moins de déperdition possible, le plus de complémentarité entre les différentes espèces présentes sur un même territoire, végétales comme animales. Il s'agit, dit autrement, de travailler à la coexistence la plus bénéfique des espèces entre elles, dans une approche systémique, dans une tentative donc pour créer et recréer un écosystème équilibré et intégrateur. Dans le préfixe « perma », on retrouve la perméabilité, la possibilité de la pénétration et de l'interpénétration des différents éléments, possibilité du chevauchement, du débord, du frottement entre différents états, différentes situations mais avec un résultat vertueux, au service d'un équilibre dynamique dont bénéficierait chaque partie prenante.

C'est cette approche que j'essaie de partager avec des équipes, à de petites échelles dans un espace et un temps donné et c'est ce que développent certains de manière plus continue, souvent sans le nommer de manière si explicite. Avant de raconter et de décrire des situations précises qui illustrent cette approche, je voudrai d'abord rappeler trois conditions nécessaire pour s'y investir :

---

### COMMENT TRAVAILLER EN S'APPUYANT SUR LES RESSOURCES DISPONIBLES ?

#### ➔ Un exemple simple pour comprendre

Des enfants jouent dans une aire de jeu. Des mamans sont sur des bancs ou debout et surveillent. Souvent, les jeux occupent les enfants et les contiennent tout à la fois : la configuration de l'espace jeux des tout petits ainsi que ses barrières offrent des activités autonomes et une sécurisation qui limite l'activité parentale. D'ailleurs, les mamans présentes sont là pour les plus petits car, à partir de 6-7 ans, en général, les enfants circulent sans adultes.

Les enfants vont passer de la balançoire au toboggan et du toboggan au tourniquet. Ils vont s'investir peut-être dans des jeux mimétiques « on dirait que tu serais la maitresse » puis au bout d'un moment, leur capacité à s'animer tout seul va se réduire ou bien un conflit va survenir, toutes choses qui vont faire cesser les activités autonomes et nécessiter le recours aux parents ou aux plus grands.

Les parents cherchent globalement, en tendance générale, des situations qui rendent les enfants autonomes dans leurs activités, non pas par préoccupation pédagogique mais parce qu'ils recherchent eux-mêmes du confort : qu'il s'agisse de stagner dans l'aire de jeu ou non loin ou, lorsque les enfants sont plus grands, de passer la tête au balcon de temps en temps, on observe une tendance de fond qui consiste à laisser ses enfants se débrouiller, d'abord pour gagner du temps à soi.

Que peut faire une équipe d'animation à partir de cette situation ?

Intéressons- nous encore d'un peu plus près à cette aire de jeux : on y trouve une balançoire, un tourniquet, un toboggan, deux bancs. Nous sommes un mercredi à la fin du mois de juin. Il est 15h45, il fait très chaud. On trouve trois mamans en train de discuter sur un banc, une qui est seule debout et une dizaine d'enfants. Parmi eux, la moitié est avec leur mère et l'autre moitié seule. La plupart ont moins de 6 ans mais deux grandes sœurs sont là pour s'occuper de leurs petits-frères.

### **Option productiviste : Je propose des activités nouvelles**

Si vous proposez des jeux de type frisbee et autres objets volants, jeux de balles ainsi qu'un gouter, en bordure de ce jardin, vous attirerez la plupart des enfants du quartier et d'autres encore. Vous vous battrez alors pour éviter « la foire d'empoigne », en ce qui concerne les jeux comme les jus de fruits. Les parents ne viendront pas vous voir et de toute manière, vous n'auriez pas le temps de leur parler. Vous êtes dans une situation désagréable d'activité dite « de consommation » dans laquelle vous ne faites que gérer des « excités » à la recherche d'un peu plus de gâteau marbré, de boisson ou de projectiles. Ici, vous faites une concurrence directe avec les énergies déjà en mouvement : vous concurrencez l'aire de jeu, vous concurrencez en partie les activités hésitantes et changeantes des enfants, vous concurrencez la surveillance des parents. A aucun moment vous n'observez les dynamiques déjà en mouvement et vous ne pouvez donc pas vous y arrimer et créer ainsi une synergie.

### **Option permaculturelle : Je renforce les activités spontanées**

Prenons maintenant le contrepied : vous avez observé cette aire de jeux et vous constatez que le soleil est fort, que les mamans présentes se cachent du soleil et cherchent l'ombre qui n'est présente que sur un seul des deux bancs. Le second est donc inutilisée et la maman seule s'est décalée et reste debout, à l'ombre. Vous pourriez installer une pergola qui permette d'utiliser le second banc, qui permettrait peut-être à cette maman de s'asseoir et peut-être à d'autres de venir. Vous pourriez décider d'installer quelque part un point d'eau fraîche, en libre-service.

Vous avez remarqué par ailleurs que certains enfants glissent mal sur le toboggan, à cause de leurs chaussures ou de leurs pantalons qui « accrochent » un peu trop avec le métal. Vous souhaitez expérimenter la mise à disposition de petites « serviettes de glisse » qui améliorent la descente, en surveillant que leur usage ne soit pas trop dangereux, serviettes qui par ailleurs permettent de ne pas trop se brûler sur le métal. Vous vous interroger également sur la manière de protéger les enfants de ce soleil « mordant » et vous décidez d'utiliser une bâche qui, partant du haut du toboggan, sera tendue aux barrières extérieures, proposant une sorte de toit mansardé, une cabane et un espace ombragé. Sous cette cabane, vous disposez des livres, des revues, un ou deux jeux de société parmi ceux dont les enfants sont friands comme le « puissance 4 » et peut-être même des jeux pour tous petits, ainsi que quelques coussins pour s'installer.

Vous savez bien que tout est réglementé et que vous n'avez pas le droit d'installer, surtout sans autorisation, des éléments qui modifient cette aire de jeux. Mais vous savez aussi que s'il n'y a pas de plaintes de la part des habitants, vous n'aurez aucun problème et que le bailleur, tout comme la police municipale, ont bien d'autres chats à fouetter. De fait, il vous

revient de mesurer si vos installations créent des risques réels ou non. Votre enjeu ici est de comprendre comment tirer au mieux partie de cet espace vivant et investi en essayant de « customiser la situation », d'accroître la « jouabilité » du parc, de prendre soin de ses occupants, de leur permettre de prolonger et de vivre mieux ce pourquoi ils sont déjà là. Si vous y parvenez, vous aurez leur reconnaissance, discrète ou explicite mais surtout, vous commencerez à travailler en exploitant au mieux les ressources disponibles : l'idée, puisque vous n'êtes que deux animateurs, c'est que l'un d'entre vous soit « animateur volant » et ne fasse qu'accompagner ou encourager les enfants dans l'usage de votre modeste installation. Pendant ce temps, le second animateur tenterait de discuter avec la dame seule ou avec le groupe de mamans.

On cherche ici à trouver une synergie entre les ressources humaines et matérielles : on utilise au mieux le parc, on renforce son attractivité, on y ajoute des éléments qui s'y intègrent, on permet peut-être de sortir les tout petits de leur réflexe de mimétisme en direction des plus grands pour leur offrir une alternative, on essaie de permettre aux filles référentes de leurs frères et sœurs de trouver un moment « rien que pour elles », on essaie d'élargir la palette des activités autonomes, on améliore le moment vécus par les mamans, on essaie de se préoccuper de ce qu'elles vivent par ailleurs.

Bien évidemment, les exemples fictifs donnés ici ne constituent pas en soi des solutions éprouvées mais seulement des hypothèses pour montrer une démarche et ses effets potentiels, pour permettre de bien comprendre deux tendances distinctes.

On peut donc objecter légitimement que les choix précis évoqués pourraient s'avérer contre-productifs, que, par exemple, une telle démarche, ferait également partir les parents puisque, là encore, nous nous occupons des enfants...Cela est tout à fait possible, car notre démarche suppose bien des erreurs et suppose, plus encore, de faire de ces erreurs un matériau de travail et d'analyse ; il s'agit d'une démarche qui repose précisément sur une logique d'expérimentation et de tâtonnement. Je voudrai expliquer maintenant, pour l'éclairer davantage, dans quel contexte j'y ai été initié.

---

## PARTIR DE LA OU SONT LES GENS

Ce que je vais détailler ici est absolument fondamental et constitue la bascule, le point central à partir duquel j'ai construit mon regard et ma pratique en termes d'animation. Pour bien le comprendre, il me faut prendre différents exemples tels que je les ai découverts dans le cadre de stages BAFA, car ce contexte va nous permettre d'ouvrir plusieurs pistes, nécessaires pour bien saisir les compétences en jeu dans notre effort pour aller vers les habitants.

Il faut rappeler d'abord qu'un stage BAFA se compose de moments théoriques mais également de nombreux moments pratiques, notamment les « PA » pour « Projets d'Animation », dans lesquels les stagiaires conçoivent et mettent en place pour le reste du groupe, des animations. C'est dans ce cadre que j'ai découvert le travail à partir des activités spontanées.

Lorsque j'ai passé mon BAFA avec l'association STAJ<sup>1</sup> puis lorsque j'en suis devenu formateur, un des choix pédagogiques assez déterminants consistait, lors des projets d'animation, à ne pas demander aux stagiaires de faire semblant d'être des enfants, comme c'était le cas dans certains autres organismes. En conséquence, lors de ces projets d'animation, le groupe de stagiaires qui s'essayaient avait donc pour consigne de créer un moment adapté à un groupe de jeunes adultes ; il proposait une animation pour un groupe en formation, dans le cadre de la formation, en tenant compte des attentes, des besoins et de l'état du groupe. Le pari était donc de refuser la simulation pour s'appuyer sur une situation réelle, de comprendre la dynamique d'une animation avec un « vrai public » puis de parier sur la capacité des animateurs à déplacer une logique de travail, une manière d'appréhender l'animation, avec un public d'enfants et d'adolescents.

Par ailleurs, l'ensemble du groupe de stagiaires devait constituer 4 à 5 équipes et se répartir, pour leurs projets d'animation, différents moments de la journée : des animations en journée ou le soir - comme on l'attend le plus souvent - mais également lors des repas ou, plus étonnant, au moment du réveil et du coucher des stagiaires.

Mais à quoi peut donc ressembler une animation qui s'occuperait du réveil des stagiaires au cours d'un stage B.A.F.A ?

Le plus souvent, il s'agissait de réfléchir à l'état du groupe, à la fatigue ressentie en collectivité, d'interroger la possibilité de rendre agréable des moments un peu pénibles, de travailler à une forme de douceur, de se poser par exemple ce genre de questions :

- Pour se réveiller, est-ce qu'on laisse faire les gens par eux-mêmes avec leurs réveils ? Est-ce qu'on joue sur une lumière tamisée ? Est-ce qu'on travaille sur une musique de réveil ?
- Est-ce qu'on change l'espace de restauration pour le rendre plus intime ?
- Est-ce qu'on investit dans des croissants, une salade de fruits ?
- Est-ce qu'on laisse davantage de temps pour dormir ?

Certains stagiaires se sont retrouvés à individualiser ce moment à l'extrême : chacun dans le groupe avait le loisir d'indiquer à l'équipe d'animation l'heure souhaitée de son réveil, la forme de celui-ci (sonore ou lumineux), le petit déjeuner souhaité et le lieu préférentiel pour celui-ci. Pour les plus matinaux, un coin « lecture de journaux du moment » était aménagé. La règle du jeu pour les « animés » était alors de n'avoir aucune complaisance avec l'équipe d'animateurs : « vous faites ce qui vous convient, vous adhérez ou non, en fonction de ce que vous ressentez et de la justesse de la proposition . Si ce que l'équipe d'animateurs vous propose ne vous convient pas, n'y participez pas. Qu'il s'agisse d'une animation ludique ou d'un aménagement, vous devez vous comporter de manière logique et avec votre sensibilité car l'équipe qui réalise le projet d'animation doit s'ajuster le plus possible à ce que vous vivez, collectivement et individuellement, à vos besoins, à la situation. On ne fait pas semblant !».

Ainsi était défendue une vision de l'animation qui ne se résume pas uniquement à des activités, encore moins à des jeux mais au fait de pouvoir accompagner des moments de vie

---

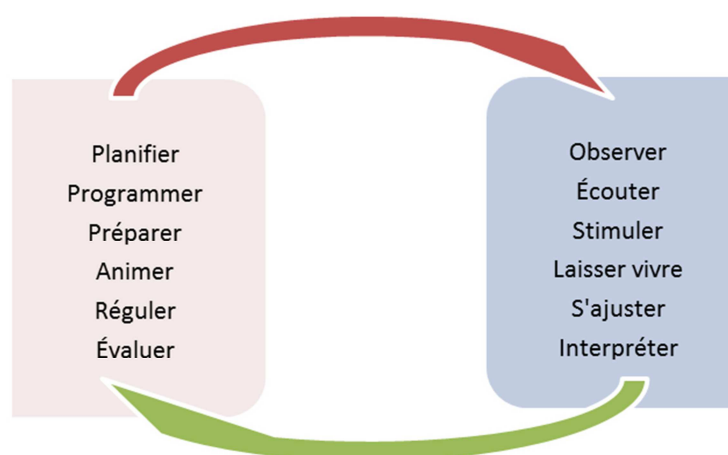
<sup>1</sup> Service Technique pour les Activités de Jeunesse

simple, en aménageant les choses pour que ceux-ci soit les plus agréables possibles. Par ailleurs, la possibilité pour les individus de faire des choix ou de ne pas participer était également une option non-négociable... De sorte que le projet d'animation devenait une véritable équation à résoudre, une enquête sensible pour concevoir et offrir un moment adapté, ajusté au groupe et aux individus, une proposition parfois subtile, pensée.

On comprend bien ici que l'activité est entendue dans son sens le plus large « d'activité humaine », ce qui inclut le repos, les temps morts, les besoins et les attentes différenciées de chacun, et non l'activité comprise implicitement comme « situation de groupe encadrée par un animateur ».

Il y avait ici une manière de se défendre d'une animation dans laquelle des recettes éprouvées seraient appliquées, une conception plus ambitieuse, plus réfléchie, plus déroutante également, pour ceux parmi les stagiaires qui pensait apprendre « à faire jouer les gamins » : l'animation n'est pas affaire d'enfance et la capacité à « mettre en mouvement » des groupes repose, quel que soit l'âge du public, sur l'aptitude des animateurs à décrypter les besoins, des attentes et des contextes puis à s'y ajuster.

C'est dans cette perspective que j'ai compris l'animation : l'art **de faire du bien aux gens**, la capacité, dès que c'est possible, d'individualiser la proposition et surtout de s'appuyer sur ce que les gens vivent, pour **offrir un contexte qui épouse le vécu, qui le soutient, le prolonge mais jamais ne s'y oppose**. Le fait de « s'arrimer à ce qui se vit », de « partir de ce que font les gens », de ce qu'ils manifestent dans leurs comportements ou de ce qu'ils expriment directement, tout cela tend avant tout à réduire les risques de se tromper : « tu es fatigué, je vais t'aider à te reposer ; tu as chaud, je vais t'aider à te rafraichir, tu as envie de rester tranquille, je ne vais pas te contraindre, tu aimerais au contraire parler, je suis disponible »...Il y a, dans le travail autour des activités spontanées une façon « de prendre soin », une dynamique complémentaire de l'activité programmée « classique », qui se trouve relativement « contre-culturelle » par rapport aux usages et aux normes professionnelles.



Cette conception de l'animation cherche donc à établir un équilibre entre les pôles dominant, hégémoniques de l'action socio-éducative (colonne de gauche) et des tendances davantage réprimées (colonne de droite). Tendanciellement, elles font de l'animateur un

simple pédagogue, un éducateur en recherche, un inventeur de situation, un interprète et non le détenteur de techniques d'animation, qu'il dispenserait face à des publics cibles.

---

## AMMENER UNE SITUATION

Dans une telle posture, le fait d'aménager l'espace, le fait - pour revenir à l'aménagement de l'aire de jeu- de créer de l'ombre, de poser une revue sur le bout d'un banc, de créer une cabane est d'abord une façon de « partir de l'existant », de s'accommoder avec ce qui se vit déjà, de s'appuyer sur les énergies et les désirs déjà présents.

C'est également une manière de provoquer, de susciter des comportements sans avoir à rien demander, sans obliger quelqu'un à accepter ou refuser une demande explicite ; c'est une manière de « rester à bonne distance », notamment vis-à-vis des adultes ou des adolescents, qui sont souvent davantage rétifs à des animations programmées.

L'aménagement de l'espace est ainsi, dans le cadre d'un travail dans l'espace public, une tendance plus adaptée aux publics non-captifs, une posture plus cohérente pour entrer en relation avec des inconnus.

C'est enfin une manière d'entrer dans une dynamique de tâtonnement expérimental : en observant une situation, on s'interroge sur l'ensemble des dynamiques humaines en mouvement et sur notre capacité à y lire des opportunités ; dans une telle perspective, ce qui a de la valeur, c'est ce qui améliore l'expérience globale et en ce sens, pour reprendre l'exemple de l'aire de jeu, les « serviettes de glisse » ne sont pas moins intéressantes que les discussions avec les mamans ou les jeux avec les tous petits. On se retrouve dans une approche concrète de « dé-hiérarchisation » des publics, une situation dans laquelle on tente de reconfigurer les possibilités et de créer de nouvelles interactions ; si nous en avons anticipées certaines, d'autres risquent de surgir, qui avaient échappées à notre travail prospectif ; un comportement nouveau peut induire un ajustement, la modification de l'aménagement ou le surgissement d'une nouvelle activité...L'animation repose alors sur la capacité à privilégier « ce qui est vécu par rapport à ce qui était prévu »<sup>2</sup>.

---

## UNE ENQUETE PERMANENTE

Le travail d'animation tel que présenté ici, se veut donc une investigation : on observe des situations, des lieux, des configurations, des usages puis on s'interroge et on imagine comment améliorer la situation, la renforcer, la densifier. Lorsque l'on expérimente ses premières idées, on se retrouve en situation de valider ou d'invalider par la pratique les hypothèses qu'on avait faites : est-ce que je déclenche ce que je croyais déclencher ? Si non, est-ce que je me suis trompé en termes de comportements ou d'attentes ? Est-ce que j'ai sous-estimé quelque chose ? Est-ce qu'une médiation est nécessaire entre mon installation et le public ? Est-ce que l'outil est adapté ? Si ma proposition « fonctionne », nécessite-t-elle une régulation, un ajustement ? Dans tous les cas, ce que je vis avec les gens et ce que j'observe en termes de comportements permet-il de faire de nouvelles hypothèses d'action ? Comment cela permet-il de faire évoluer la première expérience ?

---

<sup>2</sup> Une petite phrase -repère à STAJ, une référence, presque un mantra...

Par un aller-retour constant entre hypothèses pratiques et expérimentations, dans un processus de tâtonnement et de corrections, par jeu d'essais, d'erreurs et de recommencements, on se retrouve donc avec une posture d'animateur/chercheur : on tente d'appliquer de manière très concrète à l'animation, les approches expérimentales que l'on trouve dans les approches scientifiques.

## EXPLORONS D'AUTRES ECOSYSTEMES

### AUTOUR DE L'ÉCOLE PRIMAIRE

***Ici, je ne vous propose pas un exemple théorique mais un cas pratique, le début de l'exploration d'un écosystème avec quelques salariés d'un centre social.***

Avec l'équipe du centre social de la Chataigneraie à Pessac, on essaie d'investir le devant de l'école. A partir de l'hypothèse d'une disponibilité des mamans le matin, que je n'avais pas personnellement envisagée mais sur laquelle insistent l'animatrice famille et la CESF du centre, on propose le simple café/thé à 8h30. A ma grande surprise, nous avons une vingtaine de femmes qui resteront pratiquement une heure à discuter avec nous.

Or, ces dernières ne souhaitent pas venir au « café des parents » qui est programmé une fois par mois au sein de l'école, dans une pièce dédiée. Et ce matin, il y a trois fois plus de parents que dans le café des parents et les discussions vont bon train, par petits groupes.

Les animatrices discuteront de questions de parents et de questions de femmes, y compris de sujets qui ne leur sembleraient pas abordables dans un autre contexte qu'informel.

Certaines mamans nous disent : pourquoi vous faites pas ça chaque semaine ?



*Le matin*

L'après-midi, on tente un goûter / zone de gratuité/porteur de paroles, toujours devant l'école primaire. C'est la foire d'empoigne pour le goûter ; les animateurs/trices se retrouvent à faire le service et à éviter les conflits, sans avoir aucune disponibilité pour



quiconque. Personne ne regarde le porteur de paroles. L'impact est nul. En revanche la zone de gratuité se passe bien et de manière autonome. Plus intéressant peut-être, des parents nous demandent s'ils peuvent eux aussi ramener, pour une prochaine fois, jeux, jouets et vêtements. Une A.T.S.EM, une institutrice et la directrice de l'école maternelle sont en train de nous observer. Nous bordons leur établissement mais leur entrée est loin si bien que nous ne touchons que les parents de cette maternelle qui viennent également chercher d'autres enfants en primaire. Après une courte discussion, elles se demandent si elles ne devraient pas organiser ce genre de moments elles-mêmes, avec les parents. L'institutrice précise : « c'est évident que le principe des espaces de dons, quand on a une population d'enfants et de parents, ça ouvre des possibilités réelles, tellement il y a renouvellement constant des fringues et des jouets... »



*L'après-midi*

Cette situation attire mon attention sur un fait précis : ce ne sont pas toujours nos interlocuteurs dédiés qui seront nécessairement les meilleurs. Nous étions venus devant l'école primaire, établissement ayant noué le partenariat le plus abouti avec le centre social, et avons eu la visite de la directrice. Elle semblait peu intéressée et sa présence avait tout de la diplomatie. En revanche, les trois membres de l'école maternelle semblaient particulièrement disponibles au fait de rebondir sur ce qu'ils étaient en train de voir. Sans présumer négativement des ressources humaines de l'école primaire, cette situation souligne la simple nécessité d'explorer l'ensemble des ressources possibles dans les institutions : la recherche d'alliés nécessite souvent une campagne de détection subtile : qui sont les instituteurs/trices, qui sont les directeurs/trices qui seraient les meilleurs alliés ? Comment éviter de « passer à côté » d'une collaboration de qualité en ne faisant que suivre le protocole et en « se traînant » le partenariat et la collaboration avec untel, simplement parce que c'est « parti comme ça ». Comment, pour insister lourdement, réussir à zapper les enseignants gentils, volontaires mais blasés et dans la routine pour réussir à en repérer d'autres qui tiendraient bien mieux leur rôle de courroie et de partenaires éducatifs ?

Je n'aurai malheureusement pas le loisir d'aller plus loin ni d'accompagner l'équipe du centre dans ce qu'elle fera de ces deux courtes expériences. Elles peuvent cependant nous permettre de comprendre davantage ce qui nous intéresse ici. Dans notre effort pour

tendre à une approche permaculturelle, il devient nécessaire d'explorer les contextes en fonction de leurs écosystèmes. L'exploration très partielle de celui d'une école primaire nous permet de saisir ce sur quoi peut porter notre regard :

- Les ressources socio-spatiales : les abords des écoles offrent-ils ou non des possibilités de rencontre et d'animation ?
- Quelles sont les activités spontanées, actuelles et potentielles, des enfants comme des parents en ces lieux ? A travers des moments d'animation informels, on évalue ces potentialités : on savait que des parents traînent et discutent le matin, on éprouve les potentiels en offrant un café/thé. On mesure alors qu'il est possible d'élargir le nombre et la variété des participants car notre proposition, étant « faiblement engageante », elle autorise davantage de parents à s'arrêter pour parler. Elle permet, in fine, de parler à des parents qu'on ne croise pas au centre social et qui semblent disponibles comme potentiels alliés d'actions futures.
- A travers ces moments et/ou au cours de différentes réunions plus ou moins formelles, on essaiera par ailleurs de disposer du meilleur regard possible en ce qui concerne les équipes éducatives de chaque établissements scolaire, de manière à ne pas « rater » un allié incontournable, par défaut d'exploration.

Quand on progresse dans cette démarche, on voit se dessiner progressivement un tableau des possibles, infiniment plus riche que ce qu'on envisageait dans une approche traditionnelle : on a pris le temps de bien mesurer ce qui se fait déjà sans nous, entre parents, chez les enseignants ; on a fait un travail de veille et de stimulation sociale pour disposer d'une observation correcte, qui reste partielle mais bien plus juste, concernant l'écosystème de l'école.

Au cours de ce travail, on déploie une dynamique qui favorise l'apparition de pistes d'action qui partent des gens : soit on se déplace et on observe des scènes ou des discussions sur lesquelles on s'appuie, soit on provoque des moments et des discussions sur lesquels on va s'appuyer. Dans tous les cas, c'est le déplacement des usages qui permet de faire naître, par effet de friction, des remarques et des comportements riches de possibles, à l'instar des exemples cités plus haut. On sort du face à face statique qui, en restant dans la programmation et dans le centre, nous confronte à un public et à une situation qu'on connaît trop et qui, par défaut de stimulation, nous fait l'effet d'un feu qui ne prend pas ou d'une répétition inlassable des mêmes constats.

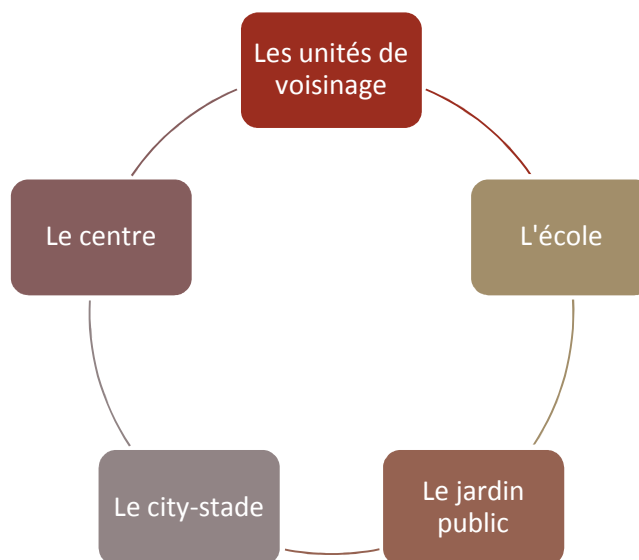
---

## VERS UNE VISION D'ENSEMBLE DES RESSOURCES DU TERRITOIRE

Ce travail autour de l'écosystème scolaire peut s'envisager évidemment en lien avec d'autres écosystèmes. On peut ainsi imaginer explorer tous les lieux partagés par des groupes d'habitants (liste non limitative), pour essayer de dévoiler :

- Ce qui se joue sur un marché ou dans une galerie commerciale, autour de l'écosystème commerçant.
- Ce qui se joue dans les jardins publics
- Ce qui se joue dans les aires de jeux pour enfants
- Ce qui se joue dans et autour des city stades et autres skate-parc
- Ce qui se joue dans les unités de voisinage : dans et autour des halls d'immeubles, au sein de lotissements, etc. Le chapitre qui suit revient dessus.

Chacun de ces écosystèmes mérite une exploration et une approche prospective par l'animation informelle, de manière à disposer d'une cartographie des possibles.



Dans l'approche permaculturelle, on essaie de recomposer une vision du territoire par juxtaposition d'écosystèmes dont l'exploration nous permet de repenser les lieux et les moments de l'animation : le centre n'est plus le centre de l'animation mais un écosystème qui s'enchâsse dans d'autres, relais possible des actions et non point de passage obligé.

---

## LA PLACE SINGULIERE DU PORTE A PORTE

Il me semble important, pour finir cette tentative de description d'une stratégie d'animation nouvelle, d'évoquer la place singulière du porte-à-porte dans les explorations engagées avec différentes équipes jusqu'ici. Cette démarche a le plus souvent et d'abord rebuté les animateurs. L'usage veut que, la plupart du temps, les portes-à-portes soient réservés à deux types d'activité : la recherche de « clients » pour répondre aux questions d'un diagnostic de territoire d'une part, la publicité d'évènements qui se déroulent dans le centre social d'autre part. Dans chacun de ces cas, la plupart des animateurs avaient le sentiment d'être intrusifs et, pour le dire de manière extrêmement triviale, de « faire le tapin ». Avec

des résultats pour le moins décevant, chaque situation de refus, plus ou moins polie, renforçant la pénibilité de l'exercice. J'ai moi-même été « timide » face à cet exercice, avant de mesurer son impact et sa nécessité, pour l'inscrire comme une étape essentielle de tout travail exploratoire.

C'est en essayant d'engager le porte-à-porte dans un autre contexte, que nous avons pu obtenir des résultats pour le moins étonnants. La proposition de base est la suivante : nous nous installons dans un espace public à l'occasion d'une fin de journée, de manière à proposer un apéro aux habitants. A cette occasion, nous faisons du porte-à-porte pour avertir les gens et, tels des voisins, leur annoncer : « Bonjour, on est le centre social X ; nous sommes installés en bas pour l'apéro, on voulait juste vous avertir au cas où vous seriez intéressés. »

L'idée est ici de se comporter comme des gens qui ne « font que passer » et ont une proposition simple, sans attente de réponse : « On vous donne juste l'info... ». En enlevant tout enjeu et toute attente de réponse, on transforme les choses : on passe d'une situation où on vient avec une demande dans laquelle pèse l'attente et l'espoir d'une réponse favorable, à une autre dans laquelle on fait sentir, « qu'au fond, si vous venez, très bien, sinon, pas de problème, nous on passera un bon moment », ce qui renverse alors le processus : le désintérêt relatif et le côté anodin de la proposition créé chez l'habitant le sentiment qu'il se passe quelque chose - quoi qu'il advienne de son envie ou non d'y participer. Ainsi, en délestant de la position de « quémendeur de participation », on redonne de la valeur à notre proposition, en laissant à l'habitant le choix de partager un moment dans lequel « on ne l'attend pas tant que ça ».

Ce simple pas de côté a un effet parfois étonnant en termes de mobilisation spontanée : A Courçon, dans le quartier de la vallée des Aulnes, deux heures de porte-à-porte avec trois équipes de deux animateurs ont permis de faire venir une trentaine de personnes, une seule connaissant le centre social. Dans le quartier de la Passerelle à Cognac, au prétexte d'une galette des rois, une heure et demie de porte à porte avec dix équipes de deux animateurs ont fait venir entre 40 et 50 personnes dont seulement la moitié connaissait le centre. Dans toutes les autres situations analogues, avec ce même type de prétexte, la moitié des participants sont venus via le porte-à-porte.



*Apéro à la vallée des Aulnes*

Par delà, l'effet de mobilisation toujours gratifiant, en quoi ce type de moment contribue-t-il à une exploration des écosystèmes de voisinage ?

Prenons l'exemple du quartier visible sur la photo précédente. L'image que vous voyez ici est trompeuse : derrière l'apparence de cette charmante halle en bois, nous ne sommes pas dans un quartier qui se porte bien. La vallée des Aulnes est une arnaque immobilière, un pseudo village de type médiéval censé plaire aux classes moyennes aisées mais les malfaçons sont si nombreuses que les procès vont se multiplier et les fameuses classes moyennes ne vont pas rester longtemps. La société qui porte le projet sera condamnée et mise en faillite ; la vallée des Aulnes devient alors une sorte de village fantôme où la moitié des logements sont inhabités, certains deviennent des squats ; progressivement, le lieu continue de se dégrader et se transforme en pseudo-parc social où vivent des classes populaires, des « petites classes moyennes » et ceux qui n'ont pu se défaire de leur bien à temps.

Au cours du porte-à-porte avec les équipes des CSC de Courçon et Marans, on découvre des gens chez eux et cela nous donne déjà des informations : qui vit seul ? Qui a des enfants ? Qui vit dans une précarité apparente ? Qui a des animaux, etc.

- Une personne déclare avoir essayé d'organiser des repas ou des apéros de voisins, sans succès.
- On découvre par ailleurs une famille de motards, qui font du cross dans les bois attenants et qui ont l'air de bien « pourrir » la vie de leurs voisins.
- On découvre des femmes seules ou des couples qui viennent d'emménager, ne connaissent personne et sont dépités de découvrir « l'envers du décor ».
- On découvre des personnes âgées isolées mais pas tant que ça, de brèves discussions permettant de dévoiler quelques phénomènes d'entraides liés aux courses, au fait de s'occuper des animaux et de simplement se rendre visite.

A notre grand étonnement, la plupart vont venir nous retrouver. Dès lors, l'apéro sera l'occasion d'approfondir l'exploration, de reprendre parfois l'échange initié devant la porte et de voir naître des pistes spontanées:

- Un jeune, la vingtaine, vient avec deux quiches et une pizza, faites maison, il est cuisinier. Je lui fais rencontrer un monsieur avec qui j'ai discuté et qui, heureux hasard, est- lui aussi - cuisinier. Plus tard, je les vois discuter, m'approche d'eux et ils me disent que c'est « quand même con de ne pas faire ça par nous-mêmes », ils imaginent faire des repas durant l'été et causent technique. Ils m'informent avoir rencontré un des participants de cet apéro qui est musicien dans une bandes. Ils font des plans sur la comète.
- Un des animateurs discute avec les motards. Il enquête, l'aire de rien, sur le nombre de gens qui viennent dans les bois faire du cross, parle bécane et sonde tranquillement sur les possibilités d'ateliers mécaniques : « ça vous arrive de dépanner des voisins, vu que vous êtes dans les moteurs... »
- Un monsieur confie avoir trouvé des solutions pour le problème des prospectus que tout le monde finit par jeter dans un coin de l'entrée, vu qu'il n'y a pas de containers

dédiés. Contre un petit billet, il en a récupéré un via un copain éboueur. Problème : c'est lui qui s'occupe d'emmener la poubelle jusqu'au lieu de ramassage et « elle pèse un âne mort ». Il cause de ça à un voisin qui lui dit « alors c'est vous qui vous occupez de ça...faudrait trouver une solution, demander aux autres,... » je les laisse continuer.

- Des dames parmi les plus âgées, assises sur les fauteuils du centre, rigolent en parlant d'un des voisins légèrement exhibitionniste.
- Beaucoup des participants partagent le même constat : on devrait faire ça plus souvent.

A 21 heures, on s'en va en décidant de leur laisser les tables et les fauteuils, l'un des habitants nous promettant de ramener tout le lendemain au centre. Il nous dira, à cette occasion, que la soirée s'est prolongée jusque minuit.



*Les deux cuisiniers*

Ainsi comme on peut le voir ici, le couplage « animation informelle » et porte-à-porte, a pour visée la connaissance de ce qui se joue déjà entre des habitants et de ce qui pourrait se jouer : nous sommes à la fois dans le registre de l'observation impliquée et de la stimulation sociale. Nous prenons connaissance de phénomènes d'entraide, d'initiatives qui existent sans nous et nous provoquons par ailleurs certains possibles.

Notre exploration concerne donc à la fois ce qui « est déjà là » et « ce qui pourrait avoir lieu ». On peut alors disposer de pistes relationnelles : on a détecté des alliés potentiels et des pistes d'actions potentielles.

Ce travail de détection se fonde sur la possibilité d'offrir aux habitants comme aux équipes des contextes libérateurs car en appui sur des moments délestés d'une participation trop engageante, trop « enfermante », comme celle qui est demandée lorsqu'on propose à des habitants de venir dans le centre pour participer à une réunion ou une activité. L'informalité est ici une condition fondamentale et non négociable.

On pourrait objecter que les résultats sont maigres, en termes de quantité d'information ou de pistes d'actions éventuelles. Et on aurait raison ; dans chaque description, il ne s'agit que d'exercices dans le cadre d'une formation. Qu'en serait-il, si un centre social se donnait pour habitude de provoquer de manière rituelle ce type de moment devant une école, dans un jardin public, devant les immeubles, sur le marché ?

La faiblesse habituelle des opérations « hors les murs » semble d'abord liée au fait que des équipes se mettent à « reproduire » le centre social dans la rue, en proposant, comme d'usage, des activités, en se faisant enfermer et en enfermant le public dans l'activité. Il s'agit, en outre, d'une absence de vision claire de ce que l'on vient chercher, quand on se retrouve dans des contextes informels.

## **MAIS ENCORE**

Ce document tente de rendre compte d'une approche nouvelle, d'en restituer l'élan et le premier mouvement et ne va évidemment pas jusqu'au bout de toutes les conséquences que suppose une telle démarche. En termes de posture d'animation et de compétences, il est évident que la transition demande à modifier les registres habituels ; on ne passe pas de la monoculture programmatique à l'approche permaculturelle sans avoir besoin de ré-agencer les manières de faire mais également une partie des objectifs.

Dans un prochain document, je vous propose d'aborder concrètement ces questions :

- Comment se comporter lors d'un porte-à-porte ?
- Quelle attitude avoir dans les moments informels et conviviaux ?
- Comment vient-on « gratter » des informations tout en restant profondément bienveillant ?
- Que faire et ne pas faire lorsque l'on voit naître des pistes d'action ?